

1

" La Revue de l'époque "

?

Faut-il fusiller les dadaïstes ?

□ ■ □

Contrairement à ce qui se passe généralement, notre enquête d'ores et déjà est fertile en enseignements ; les habituelles contradictions y apparaissent moins que dans des consultations récentes faites ailleurs, et il semble certain que, de ce faisceau d'opinions, jaillit déjà quelque lumière pour ceux qui la désirent.

Nous publions les réponses dans l'ordre de réception ; c'est à notre avis le seul qui convienne. L'on verra, dans celles que nous donnons aujourd'hui, jouer de multiples idées, se manifester de valables opinions ; l'on discernera aussi quelques habiletés tactiques (qui ne sont pas ce que notre enquête aura fait surgir de moins curieux) et, disons-le très haut — car l'on tend à croire le contraire — quelque tranquille courage de la part du plus grand nombre de nos correspondants : beaucoup, en effet, ont su, entre autres vérités, reprocher, ironiquement ou sévèrement, à quelques aînés craintifs, d'avoir emboîté le pas aux dadaïstes. C'est que, parmi ces aînés, tous ne sont pas si sûrs d'avoir du génie, et que — ils le savent bien — il leur faut la consécration qui, seule, compte : celle de la jeunesse. Et ce fut aux éléments les plus turbulents de cette jeunesse qu'ils firent risette, comme si c'étaient les

Avril 1921

dadaïstes qui la leur pouvaient donner. Politique, politique. Mais ne peut-on pas voir quelque amateurisme ingénu dans cette roublardise naïve?... D'autres parmi ces aînés naïfs se sont peut-être reconnus en certains dadaïstes; c'est peut-être le cas de M. André Gide qui, comme eux, excella à souffler dans sa petite vessie et s'évertua à gonfler d'un immoralisme bien quelconque, un quelconque roman qui n'a vraiment que son titre.

Mais ceci est une autre histoire, et la baudruche de « l'égoïste indécis » devra être piquée quelque jour.

Quoi qu'il en soit, et sans arracher un seul cheveu du front de ceux-qui-se-font-tondre-sur-la-scène, il n'y a aucun doute qu'après avoir lu, chacun convienne que, pour être virtuel, le peloton exécuta quelques salves réussies.

Et saluons Dada, puisque aussi bien, il a vécu.

Se sont aimablement excusés : Léon Hennique, Bergson et Henri de Régnier.

De moins notoires ont cru devoir le faire, mais en excipant de sentiments philosophiques ou sociaux, voire théosophiques, qui « leur interdisent de fusiller quiconque »; il ne nous apparaissait pourtant pas qu'à nous lire on pût se méprendre et croire que — même avec du gros sel — il nous eût été possible de « fusiller » Dada.

PIERRE MILLE

Marcello Fabri

(Fabri)

Mon cher confrère et ami,

Il est inutile de brûler le Louvre. Au bout d'un certain nombre de siècles, les édifices brûlent tout seuls, généralement avec leur

il tourne sa colère. Car, au fond de lui, bouillonne une jalousie : Ryde a convaincu Piérard qu'il aime Rose-Marie, et le professeur est contraint de se l'avouer.

Alors, on voit jouer comme en un kaléidoscope-pour-psychiatres des idées philosophiques de toutes couleurs et, les dominant, cette théorie de l'identité des contraires, que l'auteur n'invoque pas, mais qui semble lui être particulièrement chère.

Et il arrive une chose formidable : après ce que l'on appelle communément dégradations, déchéances et chutes, le professeur Piérard — ne pouvant plus aider pécuniairement Ned Ryde — apprend que celui-ci se dispose à voler, et se rend, en proie à une sorte de somnambulisme, dans l'hôtel de la demi-mondaine, « non pas pour empêcher un autre de commettre le crime, mais pour ne pas le commettre lui-même ». Et, pour empêcher Ryde de tuer, c'est lui qui tire sur Ryde. Celui-ci, qui n'est que blessé, préfère mourir faute de soins, pour éviter le scandale.

Or, on retrouve chez la demi-mondaine des lettres du fils de Piérard et le jeune homme est compromis : Piérard laisse aller les choses. — Bientôt, il se croira fou, mais convaincu que son état mental est normal, il essaiera de se suicider, pour mourir finalement en un bouge, et laisser à la sœur de la condamnée de naguère une émouvante confession.

L'affabulation n'est rien, encore qu'adroite. Mais le choc des idées, et cet amalgame de science et de philosophie qui se compénètrent dans ce roman — un peu comme dans un cerveau d'homme — font de ce livre une œuvre rare et haute. — Une tournure d'esprit, particulière à l'auteur, est cause sans doute de la grande dureté de contours de *la Maison du Sage*; en la lisant, nous avons souvent comparé l'amoralisme qui en découle, à cet immoralisme d'une si parfaite innocuité, dont se targua autrefois M. André Gide. Les deux œuvres ont d'ailleurs un point commun : la cérébralité sèche, qui, parce qu'elle se dénuade de tout sentiment, s'estime sans doute — surtout chez M. Gide — souverainement propre à parler à la raison. Mais combien l'œuvre de M. Louis Artus apparaît mieux étayée. Il pourra ne pas sembler sans fruit de comparer le pâle chef-d'œuvre de l'un à la solide construction qu'édifia l'auteur de *la Maison du Sage*.

MARCELLO-FABRI.